

Le collectionneur



Texte :
Pierre Guillot

Peintures : Jean-
Noël Poumeyrol



micro édition
de l'atelier

L'homme est un puits de contradiction. Rien n'est plus beau, plus noble, plus doux pour lui que la notion de liberté. Elle représente à ses yeux plus que tout au monde. Il la chérit, il la vénère telle une déesse olympienne, il la défend avec ardeur lorsque cela est nécessaire, et il n'hésite pas, au dernier moment, à risquer sa vie pour elle. Rien ne semble trop pénible pour préserver cette idée parfaite, ce bijou d'individualité. Et pourtant! Et pourtant il n'a de cesse d'accumuler autour de lui autant d'objets et de dépendances, multiples maillons d'une chaîne qu'il forgerait lentement et méthodiquement afin de l'accrocher lui-même à ses chevilles. Au début viennent les lettres, les cadeaux, les souvenirs divers, premiers objets témoins de son histoire, qu'il conserve dans une boîte comme un trésor. Puis l'argent lui permet d'acquérir plus facilement l'inutile indispensable et son stock s'amplifie jusqu'à remplir le moindre recoin de son appartement. Mais le fardeau n'est pas assez important, alors il

tisse des liens familiaux, s'entoure de relations, connaissances, amis et amours, réseau croissant d'intimités durables ou précaires auquel il se dévoue avec un discret esprit de sacrifice. Assez rapidement, il se marie, il a des enfants, il se fait bâtir une maison, il emprunte, s'endette, fait chaque jour de nouveaux sacrifices, concessions renouvelées à ses rêves adolescents et, pour finir, il s'enferme dans un métier qu'il n'aime pas mais qui lui assure le gîte et le couvert devenus indispensables à sa progéniture. Et quand les derniers trous du filet sont bouchés, prisonnier dans son cocon, il ne lui reste plus qu'à faire des rêves de papillon.

Le petit homme avait très bien su éviter ces pièges. Il vivait seul, sans famille et sans amis, dans le pavillon central d'un grand parc qu'il avait hérité d'une vague tante en même temps qu'une fortune confortable qui lui permettait de ne pas s'inquiéter des lendemains. On ne lui connaissait aucune liaison amoureuse ce qui n'était pas surprenant puisque personne ne se préoccupait de cet être paisible à en devenir transparent. Il ne se cachait pas cependant, passant la plupart de ses journées à arpenter les rues de la ville à la recherche de nouvelles terrasses ombragées où lire son courrier quotidien en buvant un alcool anisé. Car s'il n'avait pas de maîtresse (les femmes ne l'intéressaient en aucune façon, il en avait fait l'expérience une fois, par curiosité, mais n'y avait trouvé qu'un intérêt limité), il avait une passion, bien innocente au demeurant: il était collectionneur. Cela l'avait pris d'un coup, et son existence s'en était trouvée justifiée.

Un matin, alors qu'il relisait pour l'énième fois un article compliqué sur la crise économique internationale; ou quelque chose d'approchant; un lépidoptère coloré était venu se noyer dans son verre. Avant même qu'il ne puisse agir, l'animal avait bu la tasse et corrompu définitivement sa boisson. Intrigué, il l'avait retiré délicatement du liquide et l'avait fait sécher sur son carré de serviette en

papier. Plus par désœuvrement que par curiosité, il avait entamé une longue séance d'observation. Pendant plus de deux heures, il était resté assis à sa table, devant le café, à détailler le papillon sous toutes les coutures, n'omettant aucune partie, des antennes à l'abdomen. Les ailes, plus que tout, avaient été l'objet de sa contemplation, lui révélant un univers qu'il n'avait jamais soupçonné. Chaque écaille avait un éclat particulier, tache de couleur unique dont l'assemblage d'une parfaite organisation formait comme la carte miniature d'un monde imaginaire.

Du jour au lendemain, il n'avait plus vécu que pour et par sa passion, accumulant dans un premier temps le moindre ouvrage se rapportant à son sujet de prédilection. Bien vite, il fut détenteur d'une bibliothèque assez conséquente et, comme il était un lecteur studieux et compétent, sa connaissance des insectes ailés atteignit rapidement un niveau que bien des entomologistes amateurs lui aurait envié. Mais il n'était pas satisfait. Certes les reproductions en couleur des ouvrages; quelquefois des clichés photographiques mais la plupart du temps de superbes aquarelles; évoquaient de manière très détaillée, presque maniaque, le superbe des sujets représentés mais tout cela lui semblait trop plat, dénué de matière, si subtile fut-elle.

Et puis il avait besoin de retrouver la sensation de pureté primitive qui avait accompagné sa première découverte, cette vie éphémère figée dans la mort en un instant et conservant encore le frémissement de l'instant précédent. Le problème était de capturer des papillons en ville, car on n'en rencontrait guère dans cet environnement d'asphalte et de béton et il avait conscience de la chance, si ce n'est de l'incongruité, de sa trouvaille initiale. Il aurait pu s'extraire du milieu urbain et courir, muni d'un filet bucolique, à travers champs fleuris et forêts embaumées. Malheureusement, il n'avait ni le goût de la chasse, ni le goût des voyages, et absolument aucune sympathie pour la campagne et son cortège de produits écologiques.



Il se rendit alors au musée citoyen d'histoire naturelle qui possédait, il l'avait lu quelque part, "une collection remarquable de spécimens relevés sous nos latitudes au cours des trente dernières années". Sa déception fut à la hauteur de ses espérances. Le bâtiment était sinistre, dressé au bout d'une impasse aux pavés disjoints avec sur la large porte et pour toute indication, une plaque de cuivre qui avait probablement été entretenue un jour mais sur laquelle il fallait aujourd'hui se pencher pour déchiffrer l'indication des horaires d'ouverture. Le jour et l'heure convenaient mais le cerbère du vestibule lui indiqua que le musée était momentanément fermé pour cause de travaux.

Tandis qu'il s'éloignait en maugréant, il fut bousculé par deux hommes en maillot de corps qui chargeaient des petites caisses dans le coffre d'une fourgonnette. Il s'approcha du véhicule pour tenter de découvrir le contenu des fragiles colis. Il s'agissait bien de papillons comme son intuition le lui avait soufflé. Il regarda autour de lui. Personne dans la ruelle. Les ouvriers étaient retournés dans le musée et la clé de contact pendait sous le volant. Sans hésiter, il ferma la porte arrière, s'installa à la place du chauffeur et démarra promptement. Il avait pleinement conscience de la nature criminelle de son acte mais l'absence de préméditation était pour lui une sorte d'absolution. Il n'était pas un voleur professionnel et d'ailleurs, qu'avait-il réellement dérobé si ce n'était quelques insectes desséchés. Mais n'était-il pas plus juste de dire qu'il s'était emparé d'un large morceau de rêve et d'illusion qui n'appartenait qu'à lui.

Arrivé dans son domaine, il s'empessa d'ouvrir les paquets, disposant en désordre sur le sol les petites boîtes plates et carrées, fermées par un couvercle de verre. On aurait dit un parterre fleuri. Des thésias, des cuivrés, des azurés, une douzaine d'hésperies dont une virgule pas plus grosse qu'une cerise, et des piéridés, et des nymphalidés aux noms exotiques, petite tortue, grand mars changeant, échiquier de

Russie, cardinal, belle dame, et puis ce splendide araschnia levana dit "carte géographique", copie conforme du papillon suicidaire qui avait éveillé sa vocation.

Il tremblait d'émotion et une véritable ivresse le gagnait qui déformait sa vision des choses. Il eut alors l'impression de planer comme cela lui arrivait parfois dans ses rêves sauf qu'il n'avait pas les yeux clos. Les papillons, soudain ressuscités virevoltaient autour de lui, encourageant sa lévitation de leurs battements d'ailes saccadés. La lampe du plafond s'était métamorphosée en un gros soleil orangé vers lequel il ne pouvait s'empêcher de se diriger. Il tournait lentement sur lui-même, sentant son corps se changer en harmonie avec les modifications que subissait la pièce. Son ventre se creusait, ses membres s'amincissaient, des antennes lui sortaient du front et il y avait même une espèce de fourmillement dans son dos qui lui plaisait.

Mais alors qu'il se sentait à deux doigts de l'ultime transformation, la gravité réapparut et il perçut avec une acuité accrue sa masse qui le ramenait à l'horizontalité du plancher. Le voyage avait été de courte durée. Il se redressa et, crédule, retira sa chemise pour vérifier l'état de ses bras et de son torse. La peau était intacte, les contours identiques. Il se tâta, ne décelant aucune anomalie anatomique, et ce constat acheva de le ramener à la réalité.

Les boîtes sur le sol avaient retrouvé leur immobilité. Il en fit plusieurs piles qu'il disposa sur une table basse. Un tel trésor méritait un écrin adapté. À l'aide de papier quadrillé, il commença à réaliser des croquis d'étagères et peu de temps après, satisfait de lui, il téléphona à un menuisier qui s'engagea à venir dès la première heure le lendemain matin. Les événements s'enchaînaient parfaitement. Depuis qu'il avait décidé de se consacrer corps et âme à sa passion, il ne voyait plus le temps passer. Il suivait le flot du courant, agissant sous emprise et considérant ses actions, bonnes ou mauvaises, comme des faits inéluctables. Il dormit d'une traite jusqu'à l'aube, rêvant

naïvement de paquets emplis de lépidoptères colorés. Un coup de sonnette le tira du lit et c'est en robe de chambre qu'il reçut l'artisan appelé la veille. Après avoir expliqué au professionnel ce qu'il attendait de lui, il s'habilla, prit son courrier et se rendit au café le plus proche afin de prendre son petit-déjeuner.

Sa passion l'avait transfiguré et il émanait de sa personne une sorte de rayonnement, de flamme intérieure qui, sans changer son apparence vestimentaire, lui donnait un air de noblesse et de distinction absent auparavant. Les gens avaient perçu la différence, qui se retournaient sur son passage et le saluaient comme un notable. Et dans le café, il fut surpris de constater que pour la première fois le garçon le reconnaissait et n'attendait pas sa commande pour lui apporter la tasse d'arabica fumant et l'unique croissant au beurre. Ces faits cependant, loin de le réjouir, ne faisait qu'amplifier son peu de considération pour une engeance aussi encline à la versatilité. Il lui fallait à présent trouver le moyen de se procurer d'autres spécimens. Bien évidemment, il ne pouvait pas renouveler son acte de la veille; cela comportait trop de risques et se débarrasser de la fourgonnette n'avait pas été une mince affaire; mais il était indispensable à son équilibre de faire perdurer ce tourbillon de sensations qui agissait sur lui mieux que l'aurait fait une drogue.

Il ouvrit son courrier et constata avec amertume que les rares associations papiliophiles qu'il avait contactées ne partageaient pas son trouble. Elles lui parlaient d'écologie, de biotope, de milieu naturel, lui décrivaient en long et en large la vie de la chenille et son type d'alimentation, lui proposant d'étudier certaines familles à des fins scientifiques et le mettant en garde contre une collecte forcenée capable de détruire des espèces en voie d'extinction. Il s'agissait bien de cela! De ses multiples lectures sur la question, il avait distillé un savoir dense et conséquent mais il avait également



acquis la certitude que ce fatras d'informations ne l'intéressait pas. Que lui importait de connaître les mœurs de l'insecte pour pouvoir apprécier simplement son image !

Il eut alors une idée logique. Pourquoi n'embaucherait-il pas une personne qui se chargerait de parcourir le monde à la recherche de nouvelles pièces ? Sa richesse, sans être excessive, le lui permettait aisément et, de la sorte, il pouvait rester chez lui à trier en toute quiétude sa collection. Il fit passer une annonce dans les principaux journaux nationaux et reçut une vingtaine de propositions dont une plus particulièrement retint son intérêt. Il s'agissait d'une réponse vraiment très différente des offres professionnelles ou fantaisistes de rigueur. L'enveloppe et la lettre se confondaient et, une fois dépliées, représentaient un splendide papillon dont les formes et les couleurs naissaient de la calligraphie en arabesque du texte. Ce dernier, tout aussi poétique, ne décrivait ni méthode, ni référence, mais racontait ce que pouvait être un rêve de papillon. La réponse était à faire à V. Papy, poste restante à Port-Vendre.

Enthousiaste, il fixa un rendez-vous matinal à son correspondant et fut surpris de découvrir, quelques jours plus tard, que le futur chasseur était en fait un petit bout de femme, ne dépassant pas 1m20, avec de grands yeux verts, le nez en trompette, une bouche minuscule et un corps agréablement proportionné si ce n'était la bosse incongrue qui ornait son dos.

Elle se présenta et, plus que les paroles, il remarqua sa voix, fluette comme le son d'un mirliton. Pour cacher son trouble, il aborda sur-le-champ l'aspect pratique et financier de la collaboration. Puis ils définirent un plan de campagne à l'aide d'une mappemonde en bois de la taille d'une citrouille, qu'ils examinèrent en détail, faisant glisser les continents sous leurs doigts d'un mouvement rotatif. Il parlait et s'écoutait parler, disant une chose et pensant au même moment au parfum de fleurs sauvages de la visiteuse, à ses

cheveux couleur de paille, à l'austérité de son manteau gris. Elle était volubile et sa connaissance des lépidoptères était stupéfiante. Il ne s'agissait pas d'un savoir scolaire limité à la mémorisation des noms latin mais quelque chose de plus viscéral, une fusion avec la nature, le pressentiment des endroits et des périodes, le mouvement des espèces fluctuantes telles des vagues à la surface du globe. Elle avait apporté un atlas de poche sur lequel elle notait chaque indication à l'aide d'un petit crayon rouge. Il se pencha avec elle sur le carnet mais, s'il put reconnaître les contours géographiques, il fut incapable de lire les légendes imprimées sur les cartes et rédigées dans une écriture indéchiffrable. Les caractères étaient un curieux mélange de hiéroglyphes égyptiens et d'idéogrammes chinois et il présuma qu'il s'agissait d'une notation sténographique propre aux entomologistes tout en plaçant néanmoins dans un coin de sa mémoire cette étrangeté supplémentaire.

La journée passa sans qu'aucun des deux ne s'en rende compte. Petit à petit, la table s'était couverte de livres ouverts et fermés, dressés en piles à l'équilibre précaire, et le sol de la pièce était à présent entièrement jonché de papiers froissés, notes prises au bond et aussitôt intégrées au programme. La mappemonde était hérissée de punaises colorées. A l'aide de ce repère, ils tracèrent l'itinéraire précis et planifié des zones à investiguer sur deux cartes jumelles dont l'une fut pliée soigneusement et rangée dans l'étui de voyage de la visiteuse, et l'autre aussitôt affichée sur un panneau de liège fabriqué à cet effet et situé au-dessus du téléphone de la bibliothèque.

La nuit était tombée. Il lui proposa de rester dîner mais, malgré son insistance, elle déclina poliment l'invitation. Il l'accompagna alors jusqu'à la grille du jardin, lui serra la main et la regarda s'éloigner avec son faux baluchon. Elle se retourna une dernière fois avant de disparaître au coin de la rue et ce petit geste déclencha en lui un sentiment de mélancolie. Elle avait même refusé une tasse de ce

café qu'habituellement il rechignait tant à préparer lui-même. Il se frotta la nuque. Une foule de question se bousculait dans son crâne et il n'aurait pu dire celle dont la réponse lui était la plus pressante. Il s'aperçut alors qu'il ignorait jusqu'à son prénom qu'il n'avait osé lui demander.

Maintenant qu'elle était partie, il ne lui restait plus que les petits colis qu'elle expédiait régulièrement et qui faisaient sa joie. Dès le premier envoi, il avait pressenti que quelque chose avait changé dans la relation qu'il entretenait avec sa collection sans qu'il puisse le définir avec exactitude. La petite bossue était débordante d'activité. Les paquets dans lesquels se trouvaient les échantillons à identifier et classer, commençaient à s'amonceler par dizaine puis par centaine dans la pièce qu'il avait aménagée pour la présentation de sa collection. Il entreprit alors d'agrandir sa demeure en conséquence et entama la construction d'un vaste bâtiment dont chaque pièce carrée, d'une hauteur constante, était tapissée de rayonnages susceptibles de recevoir les innombrables exemplaires de papillons, classés par familles et par situation géographique. Il avait mis au point ce plan en damier afin de pouvoir facilement rajouter des pièces sans changer la physionomie d'ensemble de la bâtisse. Dans sa folie constructive, il avait conservé la pièce d'origine qui se trouvait maintenant au cœur de l'édifice et dans laquelle il avait installé sa chambre à coucher.

De temps en temps, la petite bossue joignait à ses envois des missives similaires à son premier courrier, parchemins colorés qu'elle accompagnait toujours d'une devinette. La dernière notamment lui posait la question: "Et si les anges avaient des ailes de papillons?". Cette image le sollicitait en permanence. La nuit, à peine couché dans son lit qu'il avait placé au centre de la pièce, il s'endormait comme une masse et se mettait à rêver d'un paradis peuplé d'hermaphrodites ailés. Au départ, l'éden était toujours conforme aux représentations de rigueur, nuages et vapeurs blanches sur fond de firmament étoilé, et



les anges, hormis leurs ailes, ne différaient en rien de l'iconographie populaire. Puis, dans cet univers cotonneux où il trouvait lui-même sa place, il voyait émerger progressivement de la brume un paysage de jungle tropicale qui se transformait, alors qu'il prenait son essor et survolait la cime des arbres, en une prairie macroscopique d'herbe et de fleurs. D'un coup, il se sentait baigner dans un océan de parfums et d'odeurs dont la nature capiteuse le grisait avec une telle intensité qu'il n'avait de cesse d'explorer chacune des corolles afin de goûter les différents nectars. Virevoltant de la sorte, il atteignait une extase béate qui était pour lui la preuve concrète de l'existence du paradis, avant qu'un filet aux mailles gigantesques ne le happe en plein vol et que deux doigts divins ne l'attrape par les ailes et ne l'épingle au sommet d'une tour de liège.

Cette fin macabre et alarmante ne le perturbait pas, elle l'amusait plutôt par sa permanence. Et puis, un événement remarquable était venu bousculer son quotidien. En triant les cartons et papiers d'emballage, il avait trouvé une écaille grosse comme l'ongle d'un pouce. Provenait-elle d'un des paquets ou était-elle tombée d'une de ses poches? Il n'aurait su le dire. Une chose était certaine, elle avait appartenu à un animal d'un gabarit exceptionnel, au moins vingt fois supérieur à la norme. Il compulsait les centaines d'ouvrages savants de sa bibliothèque pour satisfaire sa curiosité mais ses recherches restèrent vaines. Nul scientifique ne faisait mention d'un pareil phénomène. Il y avait bien cette notule dans l'encyclopédie en huit volumes de Pyrcé et Cardouin (édition de la mouche à beurre) qui signalait l'invasion des berges de la Sauldre par une nuée d'insectes géants, le soir de la Saint-Jean 1292, sous le règne d'Abélard IX dit le parfait et qui avait, d'après les chroniqueurs de ce temps, apporté moult effroy et turbulence dans la populace. Le rapport des voyages de Bougainville relatait également l'existence, dans un atoll corallien proche des îles Fidji, d'un oiseau papillon à face humaine

dont les plumes rondes servaient à orner la ceinture des sorciers et la coiffe des jeunes filles impubères. Mais pour posséder une telle écaille, le volatile aurait dû avoir une envergure de plus de deux mètres, ce qui était loin de correspondre aux descriptions.

Avec une loupe à fort grossissement, il examina plus précisément l'échantillon et fut frappé par un détail singulier. Les contours et les lignes étaient à peine perceptibles mais semblaient reproduire le plan d'une cité. Pour avoir confirmation de son impression, il fit l'acquisition d'un microscope. Il en fut époustoufflé. L'écaille, coincée entre deux lames de verre sous la lentille, reproduisait avec la précision d'une photographie aérienne l'entrelacs de pleins et de vides, rues, places, bâtiments, parcs, fleuves et ponts, véhicules à l'arrêt, statues de pierre, vespasiennes et le foisonnement familial qui constituait la physionomie de sa ville natale. Le degré de définition était tel qu'il reconnut sa propre maison et les transformations qu'il venait de réaliser. Cette mise en abîme lui donnait le vertige. Il était ici et là-bas à la fois. Il avait l'impression de planer. Il se dit que les anges devaient avoir la même sensation d'ubiquité.

La nuit suivante, il rêva de ce phénomène mais la fiction et la réalité étaient arrivés à un tel état d'imbrication qu'il commençait à avoir du mal à distinguer le songe de l'éveil. Il dormait de plus en plus, sans tenir compte de l'heure, indifférent à la course du soleil. Et lorsqu'il avait faim, il ne mangeait pas mais absorbait de petites quantités d'eau sucrée qui l'empêchait de tomber d'inanition.

La demeure était maintenant si grande qu'il lui arrivait fréquemment de perdre son chemin dans le dédale des pièces cubiques. Les rayonnages, d'une hauteur et d'une profondeur régulières, supportaient les petits paquets identiques qu'il ne prenait plus la peine d'ouvrir avant de les ranger. Il lui arrivait encore de rencontrer, au cours de ses déambulations, les ouvriers qui vauquaient aux travaux d'extensions. Il leur donnait quelques indications sur le remplissage des étagères,

leur laissait un chèque puis retournait bien vite au cœur de son domaine se plonger dans la contemplation microscopique, la lecture de ses ouvrages ou le sommeil explorateur.

Depuis sa découverte de l'écaïlle, le rythme d'envoi des colis de la petite bossue avait fortement baissé. Dans un premier temps, il n'avait pas réagi puis, le phénomène s'amplifiant, il avait congédié les ouvriers après leur avoir fait rajouter une dernière case au damier et murer toutes les issues donnant sur l'extérieur, à l'exception d'une trappe à l'entrée. Il avait alors débranché son téléphone, coupé les arrivés d'eau, de gaz et d'électricité et s'était réfugié au cœur de sa lépidoptèque.

Il possédait à présent une collection proche de l'exhaustivité. Lui qui n'avait jamais éprouvé de l'attachement pour un objet ou une personne ne pouvait imaginer sans angoisse la privation du plus commun de ses spécimens. Il s'agissait d'un puzzle où chaque pièce avait un intérêt primordial. Mais le but ultime restait à atteindre. Il pressentait que la collection n'était qu'un moyen, au même titre que la vaste bâtisse qu'il avait fait construire, et que la petite bossue devait avoir un rôle à jouer dans le processus d'évolution.

Il n'examinait plus ses papillons. La simple certitude de leur présence proche suffisait à le satisfaire. Il réfléchit à ce qu'avait été sa vie jusqu'à ces derniers mois et ce que sa passion avait transformé en lui. Il réalisait qu'il n'avait jamais vraiment aimé la compagnie des hommes et que l'isolement et la platitude de son existence passée n'était en fait que la conséquence logique de son rejet de l'humanité. Les gens étaient trop bêtes, incapables d'aller jusqu'au bout de leurs désirs les plus essentiels et préférant renforcer des liens sociaux archaïques. Le prix à payer pour l'intégration était trop élevé. Il refusait d'y souscrire. Il préférerait vivre autrement, libre comme un papillon, et peu importe si l'existence devenait courte et risquée. Son choix était définitif. Il s'assit en tailleur, au milieu du lit et, levant



la tête, détailla le ciel nocturne. Les étoiles étaient si nombreuses qu'on ne pouvait les compter. Des myriades. Y-avait-il quelque part, sur une autre planète, un être qui comme lui, au même moment, regardait le firmament et se posait des questions semblables ? Était-il le seul à vivre cette angoisse existentielle ? Il avait tant attendu sans enthousiasme ni espoir. Quelque part, en un point précis de l'univers, quelqu'un devait avoir la réponse. L'infini l'aspirait et sa collection agissait comme un contrepoids. Il ramena ses genoux sous son menton, ferma les yeux et entama sa métamorphose.

Neuf mois s'étaient écoulés. L'herbe avait poussé entre les pavés sur la terrasse et les ronces recouvraient les murs sur plus d'un mètre de hauteur. Dans la boîte aux lettres, le dernier colis, depuis longtemps arrivé, avait disparu sous les prospectus. Les fenêtres étaient toujours murées. La demeure ne présentait aucun signe de vie

Elle pénétra dans le jardin, écarta du pied les plantes montées en graine et atteignit la porte d'entrée. Après avoir débloqué le mécanisme de la trappe, elle s'introduisit dans le passage d'une étroitesse arrondie qui s'adaptait parfaitement à sa bosse. Elle n'avait pas de bagage et elle se comportait comme si cette maison était la sienne. Elle se dirigea sans hésiter à travers l'échiquier, détruisant au passage les toiles d'araignées dans lesquelles s'agitaient quelques mouches. Elle avançait à petits pas, traversant chaque chambre en suivant un parcours en spirale qui la rapprochait lentement du cœur de la bâtisse. Les pièces étaient encombrées de boîtes de carton poussiéreuses. Des fuseaux de soleil tombaient des verrières et on pouvait y voir danser les particules en suspension dans l'air. Le sol était recouvert du même manteau volatile au dessus duquel elle semblait flotter.

Arrivée dans l'espace central, elle marqua une pause. A l'intersection précise des diagonales de la pièce, couchée sur le lit, la Chrysalide scintillait d'une flamme intérieure. La membrane était diaphane et on devinait les contours d'un corps recroquevillé. Après en avoir fait

le tour, elle prit le temps de feuilleter quelques livres et de jeter un œil dans le microscope. Elle n'avait aucune hâte. Elle goûtait cette pièce dans laquelle elle retrouvait l'odeur suave de son monde. Elle retira son capuchon et secoua sa chevelure dorée, provoquant une pluie d'étincelles autour de ses antennes. Puis elle ôta sa veste et son corsage et, torse nu, déploya ses ailes engourdis ainsi que l'aurait fait un ange. Le cocon se mit à bouger. Elle s'en empara et, d'une main experte, le déchira de haut en bas. Elle eut un gazouillis de joie: la nymphe, sous la coquille, était devenue imago. Avec délicatesse, elle dégagea les membres frêles et luisant du petit homme et souffla sur son visage pour le réveiller. Puis elle l'aida à se redresser tandis qu'il secouait les voiles froissés de son dos pour accélérer leur séchage. Aucune parole n'était prononcée mais par intermittence, leurs antennes se frôlaient, renouvelant la nuée d'étincelles.

A présent ils se faisaient front, remuant en cadence leurs pavillons colorés. La température dans la pièce s'était élevé de plusieurs degrés. Le petit homme percevait avec une acuité accrue la chaleur qui envahissait son corps neuf. Il découvrait également cette sensation de légèreté qui accompagne l'oubli de la gravité terrestre et donne envie de planer dans les airs. Pour rien au monde il n'aurait accepté maintenant de faire marche arrière. Il était prêt.

Sa partenaire, lisant l'impatience sur son visage, s'envola la première à l'assaut de l'azur. D'un battement d'aile et sans effort, il la rejoignit dans le ciel, traversant la verrière et dépassant les toits. La petite bossue virevoltait au-dessus de sa tête. Il constatait que plus il montait et plus la ville se rétrécissait, devenant une carte en tous points semblable à la vision intérieure de l'écaille. Il jeta un dernier coup d'œil à la maison qui, suite

aux transformations successives, avait fini par prendre la forme d'un papillon et, à la poursuite de sa compagne, plongea sans regret dans la mer de nuages.